



HAL
open science

Nodier au prisme de l'anecdote : création, recréation, métacréation

Roselyne de Villeneuve

► **To cite this version:**

Roselyne de Villeneuve. Nodier au prisme de l'anecdote : création, recréation, métacréation. Charles Nodier, création et métacréation, Marie-Françoise Montaubin et Valentina Bisconti (dir.), Classiques Garnier, Paris, pp.29-59, 2021. hal-03356053

HAL Id: hal-03356053

<https://hal.science/hal-03356053v1>

Submitted on 9 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nodier au prisme de l'anecdote : création, récréation, métacréation.

La métaphore du prisme, convoquée dans ce titre, est chère à Nodier. Elle signifie qu'il n'y a pas d'accès direct au réel ; les perceptions et l'imagination de l'individu recomposent le monde en un ensemble de représentations qui lui est propre. Ici, je suggère simplement que l'anecdote est une entrée opératoire pour aborder tout un pan de l'œuvre de Nodier. Je vais essayer de montrer que le métadiscours sur l'anecdote est, chez lui, un métadiscours spéculaire ; il permet d'élaborer une scénographie conversationnelle qui est au cœur de son modèle utopique de la communication littéraire. D'autre part, la pratique de l'anecdote met en œuvre une stratégie de la réécriture ; elle entrelace création, métacréation et récréation. Enfin, fonctionnellement, elle s'insère dans une poétique du pittoresque où, tout comme les « localités », elle joue un rôle de médiation ontologique et d'adjuvant pragmatique puisqu'elle permet au lecteur d'accéder aux mondes créés ou recréés.

Par ailleurs, l'anecdote, tout comme le prisme, a plusieurs facettes. Certes, « Le XIX^e raffole de l'anecdote¹ », mais il y a anecdote et anecdote. Mérimée avoue qu'il « n'aime dans les histoires que les anecdotes », même si « Le goût n'est pas très noble² ». Pour les Goncourt, « l'anecdote va jupe courte, trottant menu » ; c'est « Clio à son petit lever³ ». Chateaubriand présente *Atala* comme « une anecdote extraite de [ses] voyages en Amérique⁴ ». Enfin Larousse déplore que, depuis 1830, l'anecdote soit devenue la pâture de la petite presse, alors que « ce genre [...] est un des caractères les plus marqués de notre littérature nationale⁵ ». La juxtaposition de ces emplois souligne la complexité sémantique du mot et la pluralité de ses référents potentiels. Il faut donc prendre en charge cette complexité tout au long d'un cheminement interprétatif qui prend acte du juste constat de J.-R. Dahan : « La lexicographie est pour [Nodier] d'importance vitale, puisqu'elle conditionne la forme même de son écriture et sa vision du monde⁶. » Je commencerai d'abord par une mise au point lexicographique sur le mot *anecdote* et les commentaires du lexicographe Nodier à son endroit, avant d'examiner successivement les différentes pratiques d'écriture autorisées par la polysémie du terme, pour enfin dégager les enjeux fonctionnels et pragmatiques de l'anecdote. Aux deux extrémités de ce parcours, l'anecdote est appréhendée de façon unifiée, que ce soit par l'analyse de cette unique acception qu'enregistre Nodier, « l'inédit », ou par la mise en évidence de ses enjeux ontologiques et pragmatiques.

L'anecdote entre polysémie et polygraphie

Dans l'*Examen critique des dictionnaires*, Nodier prend la mesure de l'évolution sémantique en diachronie du terme *anecdote*, pour mieux la déplorer, dans deux définitions en miroir :

¹ F. Bercegol, « Poétique de l'anecdote », dans J.-Cl. Berchet et Ph. Berthier (dir.), *Chateaubriand mémorialiste*, actes du colloque du cent cinquantième, Genève, Droz, 2000, p. 205.

² Mérimée, préface de 1829, *Chronique du règne de Charles IX*, Paris, Les Belles-Lettres, 1933, p. 1, cité par F. Bercegol, « Poétique de l'anecdote », art. cit., p. 207.

³ E. et J. de Goncourt, « Bachaumont », *Portraits intimes du XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion et Fasquelle, s. d. [ca 1924], p. 52 et 51.

⁴ Chateaubriand, *Atala*, René, *Les Aventures du dernier Abencérage*, éd. J.-Cl. Berchet, Paris, GF, 1996, p. 63 ; cité par F. Bercegol, « Poétique de l'anecdote », art. cit., p. 208.

⁵ P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse, 1867-1890, t. 1, p. 344.

⁶ J.-R. Dahan, « Présentation », *Feuilletons du Temps*, Paris, Garnier, 2010, t. 1, p. 27.

ANECDOTE. Grande déviation de sens. *Anecdote* vient du grec *anekdotos*, non publié, et on entend par *anecdotes* les nouvelles les plus répandues. Il a bien fallu faire *inédit* pour l'ancienne acception, et surtout il faut bien recommander ce mot aux lexicographes qui le dédaignent.

INÉDIT. On disait autrefois *anecdote*, qui avoit le même sens, mais qui ne signifie plus dans l'usage que ces petits récits dont se compose l'esprit de la plupart des gens du monde, et qui ne sont souvent rien moins qu'*inédits*¹.

Nodier occulte en réalité une étape intermédiaire, raccourci qui lui permet de jouer de l'antithèse « inédit » / « répandues » et de l'hyperbole (« grande déviation ») dans un commentaire indéniablement polémique. On trouve une synthèse plus complète de ce polysème en diachronie chez Larousse :

Le mot *anecdote*, pris dans son acception primitive, signifie *inédit*. Aussi certains auteurs [...] ont-ils donné ce titre d'anecdotes à des ouvrages inconnus dont ils se faisaient les éditeurs. Il fut ensuite appliqué aux particularités secrètes d'histoire, particularités qui piquaient vivement la curiosité en ce qu'ils [*sic*] faisaient connaître le caractère et les mœurs de certains personnages historiques. Enfin modifié par le temps, le sens du mot s'est de plus en plus éloigné de l'étymologie [...] de sorte qu'aujourd'hui ce mot éveille l'idée d'un récit court, piquant, le plus souvent gai et épigrammatique, d'un mot remarquable, d'une repartie vive, d'un trait touchant, d'un fait extraordinaire et au dénouement imprévu. Rien de moins *inédit*, on le sait, que le plus grand nombre des *anecdotes*².

Cette dernière phrase pourrait être une réminiscence de l'*Examen critique*. Comme l'indique Larousse, le sens étymologique que Nodier cherche à réactiver, avec la caution de Voltaire³, est bien « inédit ». Ce sens étymologique est mentionné à la fin de la définition de Furetière, qui est aussi le premier à enregistrer le terme en 1690⁴. Il apparaît jusqu'au milieu du XVIII^e, dans le Trévoux et l'*Encyclopédie*⁵. Mais il n'est en aucun cas donné comme prédominant dans les dictionnaires du XVIII^e. Nodier ne fait donc pas que réactiver un sens spécialisé archaïque, il le majore en lui accordant une importance nullement attestée dans un état de langue antérieur⁶.

Car, depuis Furetière, le sens perçu comme premier par les lexicographes est celui que Larousse place en deuxième position, celui de « particularités secrètes d'histoire », dans la lignée de Procope et de Varillas, que Furetière cite explicitement⁷. On le retrouve dans les éditions du dictionnaire de l'Académie entre 1694 et 1835⁸, ainsi que dans le *Dictionnaire* de Boiste de 1834, révisé par Nodier⁹. L'anecdote dans ce second sens se distingue par les sèmes /historique/ et /occulté/. Or ce dernier sème peut donner lieu à des

¹ *Examen critique des dictionnaires*, 2^e éd., Paris, Delangle, p. 36, 229, 230.

² P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit., t. 1, p. 344.

³ Dans *Le Siècle de Louis XIV*, Paris, Librairie Générale Française, 2005, p. 1084, cité par K. Abiven, *L'Anecdote ou la fabrique du petit fait vrai*, thèse de doctorat, sous la dir. de D. Denis, soutenue en nov. 2012 à Paris-Sorbonne, n. 229, p. 66. Cette excellente thèse m'a été d'une grande utilité.

⁴ Au pluriel, conformément à l'étymon *anekdota* (A. Furetière, *Dictionnaire universel* [...], La Haye-Rotterdam, 1690, t. 1, n. p.).

⁵ D. Diderot et J. d'Alembert, *Encyclopédie* [...], Paris, Brisson, 1751, p. 453 ; cet article est repris dans le Trévoux de 1743. Cité par K. Abiven, *L'anecdote*, op. cit., n. 230, p. 66.

⁶ Cette survalorisation de l'étymologie est également repérable dans l'emploi adjectival désuet du mot *anecdote* (au lieu d'*anecdotique*), très significativement convoqué dans une communication... sur l'étymologie (« De l'étymologie dans le *Dictionnaire historique* », dans H. de Vaulchier, *Corpus des écrits métalexigraphiques de Charles Nodier*, Paris, Champion, 2008, p. 379).

⁷ « ANECDOTES. Terme dont se servent quelques Historiens pour intituler les Histoires qu'ils font des affaires secrettes et cachées des princes, c'est à dire, des Memoires qui n'ont point paru au jour, et qui n'y devoient point paroistre. Ils ont imité en cela Procope, Historien qui a ainsi intitulé un livre qu'il a fait contre Justinien et sa femme Theodora. C'est le seul des Anciens qui nous ait laissé des *Anecdotes*, et qui ait montré les Princes tels qu'il étoient dans leur domestique. Varillas a fait les *Anecdotes*, ou l'*Histoire secrète de la Maison de Medicis* » (A. Furetière, *Dictionnaire universel*, op. cit., t. 1, n. p.). Sur Varillas, voir K. Abiven, *L'anecdote*, op. cit., p. 61.

⁸ Paris, V^e Coignard, 1694 puis 1718 et 1740 ; Paris, V^e Brunet, 1762 ; Paris, Smits, 1798 ; Paris, Dupont, 1835.

⁹ P. Boiste, *Dictionnaire universel* [...], 8^e éd., Paris, Leconte et Pougin, 1834, p. 34.

développements divers. Soit l'occulté est ce qui est honteux, blâmable et l'anecdote, infléchie négativement, se fait satirique, comme le remarque l'Académie en 1718. Ces anecdotes satiriques insupportent Nodier, qui fait de Procope « le plus effronté des libellistes dans ses *anecdotes*¹ ». Soit – et l'orientation est alors au contraire positive – l'occulté est ce qui est « particulièrement intéressant » ; c'est « le petit fait notable² » à l'exemplarité signifiante. Soit, enfin, une orientation médiane fait de l'occulté ce qui est étrange, curieux. C'est cette potentialité connotative qui conduit à l'émergence d'un troisième sens, non mentionné dans cet extrait, celui de « petit fait curieux », et d'un quatrième qui en est issu par métonymie, celui de « récit d'un petit fait curieux », placé en dernière position par Larousse. Cette dernière acception suppose un gain sémique, celui des sèmes /narratif/ et /bref/. Ignorée par Nodier lors de sa révision du dictionnaire de Boiste en 1834, elle figure l'année suivante dans le dictionnaire de l'Académie mais semble attestée dans les textes dès la fin du XVIII^e³. « Particularité secrète d'histoire », « petit fait curieux » ou « récit d'un petit fait curieux » : tous ces sens sont donc bien vivants dans la synchronie de la première moitié du XIX^e⁴. Nodier s'inscrit alors délibérément en porte-à-faux par rapport aux usages de son temps, ce qui ne l'empêche pas d'employer aussi *anecdote* dans ces sens-là. Plutôt que d'y repérer une contradiction de plus, solution de facilité quand il est question de Nodier, je suggérerai que cette promotion du sens « inédit » indique que Nodier y voit une sorte de « signifié de puissance » tout personnel, si l'on me passe cette formule théoriquement hasardeuse. Pour Nodier, « inédit » est le dénominateur commun sémantique qui unit les différentes acceptions du mot (« particularité d'histoire », « petit fait curieux », « récit d'un petit fait curieux ») et qui lui permet d'exclure la pratique sociale de l'anecdote-comméragage des gens du monde, sorte de prémâché culturel et conversationnel⁵.

Par ailleurs, il existe un autre sens du mot *anecdote*, issu de la contamination avec *ana*, terme employé pour la première fois comme substantif autonome à la toute fin du XVII^e. D'après le dictionnaire de Trévoux, ce dernier mot

ne signifie rien, & n'est qu'une terminaison latine de noms adjectifs neutres pluriels ; mais parce que, depuis quelque tems, on a formé de ces sorte d'adjectifs latins, des titres à des livres, même François, qui sont des Recueils de pensées détachées de contes, de traits d'Histoires ; on appelle ces livres des livres en *ana*, ou simplement des *ana* [...]⁶.

Une version antérieure précisait qu'il s'agissait d'extraits choisis d'un savant ou homme d'esprit⁷. C'est le rapprochement paradigmatique des *Scaligerana*, *Naudeana* et autres *Ménagiana* alors en vogue qui a suscité la substantivation en français, sous la forme

¹ Prospectus de la *Biographie contemporaine, Feuilletons du Temps*, *op. cit.*, t. 2, p. 141. La bibliothèque de Nodier dément cette affirmation. Nodier possédait un nombre non négligeable d'anecdotes satiriques, au sens d'histoires secrètes et galantes de la vie des princes. Il eut à cœur de reconstituer et d'augmenter cet ensemble après la vente de 1830, rachetant parfois le même ouvrage (voir le *Catalogue des livres curieux, rares et précieux [...] composant la bibliothèque de M. Ch. Nodier [...]*, Paris, Merlin, 1829 et la *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, Paris, Techener, 1844, p. ex. le n°1168, p. 469).

² Je reprends cette analyse à K. Abiven, *L'anecdote*, *op. cit.*, p. 66-67, qui suit à son tour D. Hadjadj, « L'anecdote au péril des dictionnaires », dans A. Montandon (dir.), *L'anecdote*, actes du colloque de Clermont-Ferrand de 1988, PU de Clermont-Ferrand, 1990, p. 10.

³ Voir K. Abiven, *L'anecdote*, *op. cit.*, p. 65 et 68.

⁴ Le sens de « détail sans importance » est enregistré plus tardivement dans les dictionnaires, même s'il semble attesté sporadiquement dès la fin du XVIII^e.

⁵ Même s'il est, en pratique, bien malaisé de placer le curseur qui sépare le « récit d'un petit fait curieux » du comméragage mondain.

⁶ *Dictionnaire universel françois et latin [Dictionnaire de Trévoux]*, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771, t. 1, p. 319.

⁷ *Dictionnaire universel françois et latin [Dictionnaire de Trévoux]*, Paris, Compagnie des libraires associés, 1752, t. 1, p. 581.

d'un lexème libre, du morphème latin lié. Un rapport morpho-sémantique non justifié en diachronie, mais étayé par la proximité phonique, est alors perçu entre *anecdote* et *ana* : « le lien sémantique se tisse naturellement avec le sens ancien d'*anecdotes*, puisqu'il s'agit originellement des paroles non publiées de X¹ ». En outre, comme le suggère K. Abiven, il faut probablement restituer dans ces titres en *-ana*, dont l'imprécision référentielle justifie le caractère composite du recueil, un substantif implicite qui pourrait bien être *anecdota* : le *Ménagiana*, ce sont les *Ménagiana anecdota*. Un recueil de pièces diverses peut ainsi s'intituler soit *Ana*, soit *Anecdotes*. Comme le dit K. Abiven, « on peut voir les Ana comme des anecdotes (mais au sens très large de "toutes les choses inédites") de X [...] : l'intitulé apparemment simple ouvre la porte à toutes les bigarrures² ». Cette contamination entre les deux lexies autorise Nodier à employer le mot *anecdote* dans un sens extensif, mais toujours perçu en relation avec l'inédit, celui de « tout ce qui pourrait figurer dans un ana », assez vague pour recouvrir des pratiques scripturales diverses et notamment celle de l'anecdote bibliographique³.

La polysémie ouvre ainsi sur la polygraphie, débouchant, comme nous allons le voir, sur des pratiques scripturales diverses. Mais faut aussi de souligner que les gloses archaïsantes que propose Nodier, peut-être plus métadiscursives que métalinguistiques, en ce qu'elles informent plus sur son discours particulier que sur un état de langue, témoignent de sa façon de gérer l'interlangue, à savoir « les relations dans une conjoncture donnée, entre les variétés de la même langue, mais aussi entre cette langue et les autres, passées ou contemporaines ». Or c'est « en se jouant de cette hétéroglossie foncière [...] que peut s'instituer une œuvre⁴ ». La réactivation archaïsante du sème /inédit/ prend ainsi tout son sens sur fond d'un sentiment d'usure de la littérature, où rien n'est plus rare que le neuf : elle esquisse à l'horizon la possibilité d'une pratique qui contournerait l'aporie du « rien de nouveau sous le soleil », qui déjouerait l'impuissance. C'est dire que la lexicographie est ici lourde d'enjeux esthétiques et poétiques implicites, ou encore que le mot *anecdote* suscite un métadiscours qui relève tacitement de la métacréation et qui, de ce fait, ouvre des pistes à la création⁵.

L'anecdote et l'écriture historique : de la particularité secrète d'histoire au micro-récit

Les écrits historiques de Nodier se réclament doublement de l'anecdote, à la fois en tant qu'histoire secrète (au plan générique) et en tant que micro-récit saillant et signifiant (au plan de la poétique), les deux interférant souvent. La promotion de l'inédit repérée dans *l'Examen critique* débouche logiquement sur un choix d'écriture à la lisière de l'historiographie, qui privilégie l'histoire vue par le petit bout de la lorgnette, secrète et privée, même si elle dédaigne l'anecdote scandaleuse. Significativement, le seul de ces écrits dont le titre comprenne le mot « histoire » est *l'Histoire des sociétés secrètes de l'armée et des conspirations militaires* [...] (1815). De l'« histoire des sociétés secrètes » à « l'histoire secrète », il n'y a qu'un pas et qu'une hypallage : « il n'y a rien de plus semblable au roman qu'une histoire secrète, qui offre des circonstances très particulières et dont on peut citer les témoins⁶ ».

¹ K. Abiven, *L'anecdote, op. cit.*, p. 124.

² *Ibid.*, p. 125.

³ Nodier a des devanciers dans la pratique de l'anecdote bibliographique ou typographique, voir p. ex. Barbier, *Anecdote bibliographique*, s. l. n. d., et N. Contat dit Le Brun, *Anecdotes typographiques*, s. l., 1762, cités par K. Abiven, *L'anecdote, op. cit.*, n. 302 et 300, p. 79.

⁴ D. Maingueneau, *Le discours littéraire, paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Colin, 2004, p. 140.

⁵ Par le biais de la récréation, serais-je tentée d'ajouter, si la lourdeur de cette phrase ne me conduisait à y renoncer.

⁶ *Portraits de la Révolution et de l'Empire*, éd. J.-L. Steinmetz et J. d'Hendecourt, Paris, Tallandier, 1988, t. 2, p. 303.

Ce choix générique de l'anecdote en tant qu'histoire secrète explique la prédilection de Nodier pour les conspirateurs, plus sensible encore quand ces hommes de l'ombre sont retombés dans l'oubli : doublement obscurs, doublement « inédits », en somme. Mimétique de son objet, le discours ménage des zones d'ombre et se dérobe, avec la caution d'un contre-discours de la méthode : « il était de la nature des choses que je racontais de ne pas se soumettre à une forme de démonstration bien exacte¹ ». Nodier s'attarde ainsi sur le personnage d'Oudet, « qui n'a presque point laissé de nom à l'histoire », tout en se défendant d'avoir romancé son propos ; ce faisant, il se démarque de « l'histoire historique² », de « l'histoire comme elle est faite, [...] l'histoire académique [...], l'histoire d'historiographe, avec cette plume de plomb qu'ils appellent le burin de Cléo ». Car « que voulez-vous que le burin de Cléo fasse d'un nom et d'une gloire qui ne sont pas dans le bulletin³ ? »

Nodier est donc adepte d'une « histoire anecdotique, traitée à la manière d'Aulu-Gelle ou de Valère Maxime⁴ » ; il prise ces « *Extraits historiques* [...] qui se composent d'anecdotes singulières, presque toujours assez piquantes pour attacher l'esprit, et généralement trop courtes pour le fatiguer⁵ ». La référence en la matière est Plutarque : « j'aime à trouver de semblables détails dans Plutarque, et Pichegru était un homme de Plutarque⁶ ». Mais Nodier renoue aussi avec la pratique de l'« histoire secrète » de la fin du XVII^e siècle : Varillas et Saint-Réal opèrent une « anecdotisation du récit historique » en vertu du principe selon lequel les événements ont de petites causes, qui relèvent de la sphère privée et des passions, tandis que leurs suiveurs développent un « imaginaire du secret⁷ » qui se cristallise souvent autour du motif de la conjuration et qui mêle le factuel au fictionnel. C'est ce que fait Nodier dans ses écrits historiques, même si les modalités d'inscription de la subjectivité démarquent ses textes de ces modèles.

Le positionnement énonciatif et générique induit par le choix de l'anecdote en tant qu'histoire secrète est combiné à une pratique assumée de l'anecdote, conçue comme micro-récit significatif. Ce choix est revendiqué dans les formules métatextuelles qui ouvrent et/ou ferment la séquence : « [il faut] donner à cette anecdote la plus grande publicité possible⁸ », « Je me rappelle ici une anecdote remarquable⁹ », « C'est ici la place d'une anecdote bien curieuse¹⁰ », « Je finirai par une anecdote qui m'est encore plus personnelle¹¹, « ces détails [...] sont nécessaires à l'intelligence d'une anecdote d'assez peu d'importance en elle-même, qui m'a cependant beaucoup donné à penser », « Je donne pour ce qu'elle vaut cette historiette avec toutes ses inductions¹² ». Commutant parfois avec ses synonymes (« historiette » ou « détails »), le mot *anecdote* est affecté par des caractérisations attendues¹³ qui soulignent son caractère subjectif et saillant, ce qui, précisément, la rend touchante et donc pragmatiquement efficace. Cette « signalétique¹⁴ » démarque et autonomise la séquence anecdotique, tout en revendiquant un certain parti

¹ *Ibid.*, t. 2, p. 42.

² *Ibid.*, t. 1, p. 373.

³ *Ibid.*, t. 2, p. 55.

⁴ *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* [Paris, Crapelet, 1829], Bassac, Plein chant, 2000, p. 144.

⁵ *Ibid.*, p. 161. Le glissement de l'histoire secrète à l'anecdote narrative est sensible (à cause de l'adjectif « courtes »).

⁶ *Portraits de la Révolution et de l'Empire, op. cit.*, t. 2, p. 183.

⁷ K. Abiven, *L'anecdote, op. cit.*, p. 295-300. On se souvient que Nodier a réédité *La Conjuration du comte de Fiesque* de Retz dans la collection des « Petits classiques français ».

⁸ *Portraits de la Révolution et de l'Empire, op. cit.*, t. 2, p. 177.

⁹ *Ibid.*, t. 2, p. 191.

¹⁰ *Ibid.*, t. 2, p. 293.

¹¹ *Ibid.*, t. 2, p. 248.

¹² *Ibid.*, t. 2, p. 111-112.

¹³ Sur le bornage métatextuel, les synonymes et les caractérisations du mot, voir K. Abiven, *L'anecdote, op. cit.*, p. 413-429.

¹⁴ *Ibid.*, p. 414.

pris scriptural et en orientant la réception. Nodier préfère l'anecdote supplétive et suggestive à la vanité d'une démonstration qui prétendrait faire le tour de la question : « Cette anecdote de peu d'importance a toutefois quelque chose de caractéristique. Elle peut donner une idée de cet effet de la physionomie d'Oudet que je n'ai pas entrepris de définir, parce qu'aucun objet connu de comparaison ne saurait l'exprimer¹. » L'anecdote peut déjouer l'ineffable parce qu'elle a une valeur iconique de représentation miniaturisée au sein d'une sémiotique de l'échantillon.

Ce parti pris doublement anecdotique découle d'une ontologie et d'une conception du rapport au monde relativistes qui prennent le contrepied de l'esprit de système dont une des conséquences est, pour Nodier, la Révolution. L'histoire – la vraie, la grande – est une chimère car ce qui reste « de véritablement individuel à l'homme qui écrit sur ces matières, c'est la sensation. Il n'y a rien de plus vulgaire que les faits, et rien sur quoi on s'accorde moins² ». Ainsi, « chacun de nous dit ce qu'il a vu comme il l'a vu³ ». C'est ce que Nodier traduit ailleurs par la métaphore optique : « Chacun porte en soi son verre magique, et juge d'après soi. Chacun a donc conscience de percevoir le vrai à sa manière⁴. » Voilà pourquoi l'anecdote subjective est finalement plus légitime que l'artefact de l'histoire sérieuse ; l'écrivain se doit d'être « fidèle partout, non à la vérité positive qui n'existe absolument nulle part, mais à la vérité qu'il a sentie, à la vérité de son organisation et de ses jugements⁵ ». Puisque le fait « nu » est introuvable, le fait importe moins que l'effet. À la vérité parcellaire correspond alors une histoire en miettes : « Les écrivains qui font de l'histoire par lambeaux, qui l'assortissent de petites pièces de marqueterie ou de mosaïque, qui négligent le tout pour les parties et l'ensemble pour les détails, jouissent d'un privilège admirable ; j'en userai encore une fois⁶. » L'écriture se fait mosaïque parce qu'elle épouse le paradigme anecdotique, paradoxalement fondé en raison, qui supplante la linéarité syntagmatique et le système.

En marge de ces emplois principaux, un troisième sens du mot *anecdote* en relation avec l'historiographie apparaît sous la plume de Nodier. Contre l'histoire événementielle décharnée, il loue une histoire douée d'épaisseur humaine grâce à « l'anecdote » ainsi conçue : « la statistique progressive ou rétrograde des lettres et des arts, les découvertes des sciences, les inventions de l'industrie, les particularités les plus saillantes et les plus caractéristiques de la vie privée⁷ ». L'anecdote accueille alors tout ce qui relève de la civilisation et de la culture au sens large. Cette extension de sens s'appuie sur une formule présente au début du texte, « la vie privée des peuples⁸ ». Le changement d'échelle analogique opérée par ce concept détache l'anecdote de l'individu et évince le sème /secret/. Quoique maintenu, le sème /privé/, dont la valeur est oppositive, est modifié, l'opposition privé/public recouvrant désormais l'opposition non politique/politique. Dans une préface plus tardive, *anecdote* réfère à nouveau aux détails de la vie privée de l'individu mais la thèse est voisine : « L'école des Guizot, des Sismondi, des Thierry, des Michelet, ne nous avait pas appris encore l'art de puiser dans ces sources naïves et

¹ *Portraits de la Révolution et de l'Empire, op. cit.*, t. 2, p. 42.

² *Ibid.*, t. 1, p. 232.

³ *Ibid.*, t. 1, p. 237.

⁴ « Qu'est-ce que la vérité ? Doutes philosophiques », [Revue de Paris, mai 1842], *Bulletin du Bibliophile*, 1867, p. 488. Cette métaphore, relayée par celle du prisme, est fréquente chez Nodier et se retrouve aussi, par exemple, dans *Monsieur Cazotte*.

⁵ Cr des *Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès* [Débats, 21 juin 1831], *Feuilletons du Temps, op. cit.*, t. 1, p. 57.

⁶ *Portraits de la Révolution et de l'Empire, op. cit.*, t. 2, p. 236

⁷ Notice sur l'*Annuaire historique et universel* par C.-L. Lesur et U. Tencé [1838], *Feuilletons du Temps, op. cit.*, t. 2, p. 188.

⁸ *Ibid.*, p. 187.

originales, non seulement la vie publique et anecdotique des hommes célèbres, mais en quelque sorte la biographie des races et des générations¹. »

L'anecdote narrative : circulation et réécriture

L'anecdote en tant que « micro-récit à chute prononcée [...] motivé par une visée illocutoire² » traverse tous les genres ; elle est aussi un objet privilégié pour la pratique de la réécriture. Cela est manifeste par exemple dans *Paris historique*³, qui est aussi un *Paris anecdotique*, puisque l'histoire ne saurait être qu'anecdotique pour Nodier. Ce voyage publié sous la forme de livraisons indépendantes, que le lecteur est invité à ordonner à sa guise par Nodier lui-même, relève ostensiblement d'une structuration anecdotique. Dans ce voyage mosaïque, la discontinuité formelle réagençable à l'environnement est adossée là aussi à une conception de la prédominance du point de vue. Si, en régime viatique, la digression anecdotique double voire supplante fréquemment le récit, au point d'apparaître comme « le principe de cohérence essentiel du voyage⁴ », Nodier radicalise ici le procédé, puisque l'espace parisien est éclaté en une collection de toponymes autour desquels se cristallisent les anecdotes. En voici un exemple :

[la rue des Bernardins] est cependant le théâtre où s'est joué un des plus mauvais épisodes de la sottise comédie de la Fronde.

Le cardinal de Retz, qui avait toujours besoin d'une sédition nouvelle, et dont l'imagination féconde s'épuisait toutefois en moyens nouveaux de soulever le peuple, s'avisait un jour d'y faire assassiner, avec les précautions les plus bénévoles, son ami, son confident et son secrétaire, le conseiller Gui Joly, pour se donner le droit d'attribuer ce crime à la cour. Un matin, après la répétition soignée de l'attentat, Joly fut adroitement manqué d'un coup de pistolet, dans la rue des Bernardins, à la porte de la maison du président Charton qu'il allait voir tous les jours, par son camarade d'Estainville qui se serait bien gardé de lui faire le moindre mal. D'Estainville se sauva ensuite comme un assassin, et Joly s'était d'avance cautérisé le bras d'une pierre à fusil, afin de donner à ce forfait un caractère plus grave.

L'attentat était flagrant.

Les médecins crurent fermement au passage de cette balle, qui s'était introduite par l'incision d'une pierre à fusil, et ils en firent un beau rapport.

Quant au peuple, il croyait dans ce temps-là tout ce qu'on voulait lui faire croire. Il n'était pas éclairé⁵.

La source de Nodier est ici Sainte-Foix qu'il suit de très près, jusque dans le choix du lexique⁶. Mais le travail de réécriture par rapport à la source se manifeste par une accentuation des traits formels de l'anecdote, par une ironisation marquée et par une réorientation argumentative. La mise en évidence de l'anecdote passe d'abord par un travail sur la cohésion textuelle et une homogénéisation énonciative. Nodier supprime le discours rapporté (Sainte-Foix cite les *Mémoires* de Joly), le narrateur prenant en charge la totalité du récit. Le double encadrement saillant caractéristique de l'anecdote⁷ devient manifeste. Le cadre externe (annonce et évaluation) est repérable dans la première phrase puis à la clôture de l'extrait. Le cadre interne correspond à l'amorce événementielle

¹ Discours préliminaire, *Biographie universelle* [1843], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 2, p. 143.

² K. Abiven, *L'anecdote*, op. cit., p. 49.

³ *Paris historique*, Paris-Strasbourg, Levrault puis Bertrand-Levrault, 1836-1839.

⁴ Ce commentaire est formulé par V. Magri-Mourgues à propos de Maxime Du Camp (« Hétérogénéité, cohésion et cohérence : le statut de l'anecdote digressive dans un récit de voyage », dans A. Jaubert (dir.), *Cohésion et cohérence. Études de linguistique textuelle*, Lyon, ENS Éditions, 2005, p. 158).

⁵ *Paris historique*, op. cit., t. 2, n. p.

⁶ Sainte-Foix écrit par exemple « Le cardinal de Retz & les Frondeurs, cherchant à exciter une nouvelle sédition dans Paris, imaginèrent qu'il falloit persuader que la Cour avoit voulu faire assassiner Joly » (*Essais historiques sur Paris* [1754-1757], nouvelle éd., Paris, Duchesne, 1759, t. 1, p. 69). Nodier, dans la deuxième phrase de cet extrait, emprunte à Sainte-Foix la périphrase factitive « faire assassiner », le syntagme « nouvelle sédition » et substantive le verbe *imaginer* en « imagination ».

⁷ Je suis K. Abiven, *L'anecdote*, op. cit., p. 429.

opérée prototypiquement par « un jour » et à la chute (« L'attentat était flagrant »), suivie de la situation finale. La saillance de l'anecdote résulte aussi du système des formes verbales : les imparfaits sécants déclenchent une « inférence de causalité », du fait de leur association cotextuelle avec des passés simples à l'aspect global, « en raison de l'ouverture inhérente à l'imparfait : l'image d'un procès ouvert à droite oriente en effet nécessairement le regard et l'esprit vers [...] l'advenant qu'il peut avoir suscité¹ ». Les cadratifs redoublés « Un jour » et « Un matin », combinés avec le passé simple, s'opposent aux configurations associant l'imparfait à des adverbes incidents tels que « toujours » ou « tous les jours », ce qui distribue le récit sur les deux plans du singulatif et de l'itératif avec une incisive limpidité. Ceci assure tout à la fois la cohésion, la saillance et le dynamisme tensif d'une séquence « directionnelle » polarisée par la chute, caractéristiques de l'anecdote².

Chez Sainte-Foix comme chez Nodier, l'anecdote débouche sur une évaluation négative, mais l'objet et les moyens diffèrent. Chez Nodier, l'axiologie est servie par l'ironie, qui déploie l'isotopie théâtrale (« théâtre », « sottie comédie », « répétition ») pour dénoncer l'hypocrisie d'un monde de faux-semblants. L'ironie repose aussi sur la caractérisation décalée, fondée sur une discordance sémique, repérable par exemple au niveau de l'adverbe incident au verbe : « fut adroitement manqué ». Sous la pression du cotexte gauche, la chute « L'attentat était flagrant » devient irrecevable et requiert une interprétation polyphonique. Si Sainte-Foix blâme la forfaiture de Joly, Nodier a une triple cible. Il vise le cardinal, les médecins complices, mais aussi son contemporain, ce partisan béat du progrès dont le point de vue transparaît dans l'énoncé polyphonique, « Il n'était pas éclairé ». Parce que la clause permet un « raccrochage » temporel et énonciatif, elle est dans *Paris historique* le lieu privilégié d'une évaluation dysphorique du temps présent, mesuré à l'aune d'un passé (généralement plus positif) ressuscité par l'anecdote.

L'anecdote investit tous les genres. Itinérante, elle peut migrer du catalogue bibliographique vers le compte rendu, le conte ou l'article : tel est le cas de la fameuse anecdote du bibliomane dont, on le sait, Nodier a donné trois versions³. La première se trouve dans le compte rendu du *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur* de Renouard⁴, la deuxième dans le conte *Le Bibliomane*⁵ et la troisième dans le *Bulletin du bibliophile*⁶. Dans les trois cas, un bibliomane agonisant fustige un amateur qui n'a pu acquérir un livre pour être resté trop longtemps attablé. Nodier, qui a trouvé cette anecdote dans le catalogue de Renouard, s'emploie dès le compte rendu à fictionnaliser les données factuelles vraisemblablement exactes fournies par sa source : « James Payne, libraire anglais, qui mourut à Paris, en 1809, étoit à l'extrémité précisément le jour où, dans le vente La Serna, fut vendu ce César de 1469⁷. » Nodier substitue Boccace à César ; le

¹ S. Mellet, « Imparfait en contexte : les conditions de la causalité inférée », *Langue française*, n°138, 2003, p. 89 et 91.

² K. Abiven, *L'anecdote*, op. cit., p. 389 sqq. Tiroirs verbaux et cadratifs sont deux des postes d'analyse dégagés par l'auteure dans son étude de l'anecdote-type.

³ Voir p. ex. J.-R. Dahan, « Nodier et la mort du livre », *Visages de Nodier*, Paris, PUPS, 2008, p. 18.

⁴ Cr du *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur* [...] par M. Renouard, *Mélanges de littérature et de critique*, éd. A. Barginet [Paris, Raymond, 1820], Genève, Slatkine reprints, 1973, t. II, p. 422-423.

⁵ *Le Bibliomane*, dans *Contes*, éd. P.-G. Castex, Paris, Garnier, 1961, p. 512-514.

⁶ « Variétés », [Bulletin du bibliophile, fév. 1836], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 825-826.

⁷ Renouard, *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, Paris, Renouard, 1819, t. 3, p. 92. Le catalogue de la vente La Serna précise que les adjudications eurent lieu du 16 janvier au 19 avril 1809. Dans un ouvrage paru en mai 1809, on trouve la nécrologie de ce James Payne, ignoré de Michaud : « Mort à Paris en mars 1809, à l'âge d'environ quarante-trois ans. [...] Il avait dans sa tête toutes les éditions du XV^e siècle et du commencement du XVI^e, et il en avait les beaux exemplaires » (Fr. I. Fournier, *Nouveau dictionnaire portatif de bibliographie*, Paris, Fournier, mai 1809, p. vii). James Payne semble donc devoir être distingué du libraire Thomas Payne, plus connu et plus âgé (né en 1718). On peut présumer que Renouard a gardé des souvenirs précis de cette vente, qui le concernait de près. La Serna, qui ne voulait pas disperser sa bibliothèque, l'aurait vendue pour 60000 francs à Renouard qui se serait ensuite empressé de la mettre

protagoniste est tantôt un « fameux libraire anglais », tantôt « Théodore » ; il ne retrouve son patronyme (sans prénom) que dans l'ultime version¹.

La chute est un *dictum* transcrit au discours direct et à l'identique dans les trois versions : quand on veut un ouvrage, « on ne dîne pas ! ». Ce « mot » est immédiatement suivi du décès chez Renouard et dans les deux premières versions : « Et il mourut deux heures après », « Et il rend le dernier soupir », « Et il expira² ». Le « et initial³ » interphrastique cumule une fonction de connexion temporelle à orientation conséquentielle, une fonction textuelle de soulignement de la clôture et une fonction de relance énonciative⁴ qui a pour but pragmatique de remobiliser l'interlocuteur. Associé au discours direct, exploité pour son aptitude à la présentification, il souligne l'acmé d'une anecdote tensionnelle. La confrontation des trois versions permet une appréhension différentielle de l'économie resserrée de l'anecdote, qui contraste avec l'étalement narratif du conte (pas de « et initial », la mort étant différée)⁵.

Dans la première version, Nodier opère un montage parallèle, rapprochant l'anecdote du « mot de M. de Lagny agonisant, à qui d'Alembert demandoit froidement le carré de douze, et qui mourut en répondant *Cent quarante-quatre*⁶ ». Nodier reprend là une anecdote en vogue chez les biographes du XIX^e siècle, issue d'une « Lettre sur l'abbé Terrasson⁷ », mais il remplace Maupertuis par d'Alembert⁸. Il transpose cette anecdote et la fonde dans le récit principal du *Bibliomane*, où il récupère le contraste entre la froideur numérique et le pathétique de la situation : le moribond, à qui l'on demande l'« erreur de pagination » qui signale une bonne édition, répond « 153 pour 149⁹ ».

Comme le montrent ces variations sur le bibliomane, nul brevet de propriété n'est attaché à l'anecdote, fondamentalement itinérante et plastique. Elle migre de l'oral vers l'écrit ; elle passe de plume en plume et, chez un même auteur, elle peut être sujette à résurgences. Elle est ainsi un genre de la réécriture, triplement circulatoire, qui s'accommode de textualisations variées. Cette circulation anecdotique est le corollaire d'une scénographie énonciative où l'auteur se présente comme un simple passeur, en marge du sacre de l'écrivain. Car le thème de la réécriture est ambivalent chez Nodier : soit on s'entrecopie entre gens de bonne compagnie, soit on s'entrecopie car il n'y a plus rien à dire dans un monde voué à la décadence. L'anecdote s'inscrit sur le versant positif de cette alternative. L'anecdotier est une figure d'auctorialité diffuse, partiellement désingularisée... à la bonne heure ! Toute création est alors une récréation fondée sur l'harmonie entre le moi et l'autre. Mais, en réalité, il s'agit d'une énonciation paradoxale, dans la mesure où l'anecdote, efficace par sa brièveté et son schéma tensionnel, suppose une prise en compte de l'effet pragmatique. Il faut donc probablement y repérer une stratégie d'effacement énonciatif assez retorse : « l'anecdote n'appartient à personne, mais l'énonciateur en prend les effets à son compte, à compte d'auteur¹⁰ ». La pratique

en vente au détail (voir *l'Annuaire de la bibliothèque royale de Belgique* par le conservateur baron De Reiffenburg, Bruxelles et Leipzig, Muquardt, 9^e année, 1848, p. 154).

¹ « Variétés », art. cit., p. 825. Dans cette version, Payne n'a pas de prénom et sa mort est située vers 1801, ce qui peut susciter une confusion avec Thomas Payne, mort en 1799. Ce brouillage identitaire n'est peut-être pas fortuit.

² Renouard, *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, op. cit., t. 3, p. 92. ; cr du *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, art. cit., p. 423 ; « Variétés », art. cit., p. 826.

³ Selon l'expression de G. Antoine dans *La Coordination en français*, Paris, d'Artrey, 1958, p. 915 sqq.

⁴ Sur ce point, voir G. Serbat, « Et jonctif de proposition : une énonciation à double détente », *L'Information grammaticale*, n°46, 1990, p. 27.

⁵ L'anecdote dans *Le Bibliomane* est repérable au niveau du contenu informatif mais il n'y a pas de micro-récit.

⁶ Cr du *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, art. cit., p. 422.

⁷ Fr.-A. de Moncrif, « Lettre sur l'abbé Terrasson », *Œuvres*, nouvelle éd., Paris, Regnard, 1768, t. 2, p. 156-157. Cette lettre est reprise dans *l'Encyclopédie méthodique*.

⁸ Fictionnalisation ou erreur ? Au moment de la mort de Lagny, d'Alembert était un étudiant de dix-sept ans.

⁹ *Le Bibliomane*, dans *Contes*, op. cit., p. 512.

¹⁰ K. Abiven, *L'anecdote*, op. cit., p. 37.

de l'anecdote relève d'un désir de communication authentique et utopique avec les frères de lettres et avec le lecteur ; son effet d'authenticité résulte de l'absence de ce qui sent l'artefact, la grande machine narrative et l'Auteur.

L'anecdote ou la matière de l'ana : du *Ménagiana* au *Bulletin du bibliophile*

Pour Nodier, l'anecdote c'est aussi le matériau de l'ana, à cause de la contamination morpho-sémantique entre les deux termes. Cette anecdote, qui accueille les remarques et les réflexions en tout genre, n'est pas nécessairement narrative ou brève. Cette déperdition sémique laisse perdurer le sème /inédit/, ce qui permet à l'anecdote d'être toujours « piquante » ou « curieuse », cette anecdote-là partageant ainsi la caractérisation et l'effet pragmatique de l'anecdote narrative. Parce que Nodier entrelace création et métacréation, le métadiscours sur ces creusets anecdotiques que sont les ana esquisse un modèle pour une pratique de l'ana renouvelé, qui trouvera à s'actualiser dans le *Bulletin du Bibliophile*.

Dans la bibliothèque réelle de Nodier, le plus célèbre des ana conversationnels, le *Ménagiana*, brille par son absence¹ mais il est en revanche bien présent dans sa bibliothèque imaginaire. Nodier le cite dès 1808 dans une lettre². Il le mentionne également dans les *Questions de littérature légale*³ ou la *Bibliothèque sacrée grecque et latine*⁴. Si, dans ce dernier cas, Nodier semble renvoyer à la première ou la seconde édition⁵, il se reporte plus souvent à l'édition de La Monnoye (1715) et il cite plus, à vrai dire, les apports de La Monnoye que le *Ménagiana* lui-même. La Monnoye insère en effet fort librement ses réflexions et ses commentaires érudits, souvent très longs, dans le texte original, composant ainsi des *Monnoyana* sous couverture. La typographie contribue à ce nivellement de surface, formel et énonciatif, puisque seule une manicule⁶ signale la note et fait le départ entre texte et péritexte. Nodier puise par exemple dans ces *Monnoyana* la citation qui clôt l'article « De la perfectibilité de l'homme », que D. Barrière supposait apocryphe⁷. Surtout, La Monnoye a inséré dans le quatrième tome des études que Nodier connaît bien. Il s'agit tout d'abord d'une « excellente dissertation négative⁸ » sur les *Trois imposteurs*, citée dans les *Questions de littérature légale*. On y trouve aussi un exposé sur le *Moyen de parvenir* que Nodier réfutera dans le catalogue de la bibliothèque de Pixérécourt⁹. Enfin le plus important de ces textes est probablement la dissertation sur le *Songe de Poliphile*¹⁰, qui sert de matrice au dernier conte de Nodier, *Franciscus Columna*. Certes, Nodier procède à une inversion argumentative : l'ouvrage « ennuyeux » et

¹ Contrairement à la bibliothèque de Pixérécourt, bien fournie en ana, celle de Nodier ne se signale que par un ana satirique, le *Maranzakiniana*, décrit dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (voir le *Catalogue des livres curieux, rares et précieux*, op. cit., p. 84, n°584 et *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, op. cit., p. 40-43).

² *Correspondance de jeunesse*, éd. J.-R. Dahan, Genève, Droz, 1995, t. 1, p. 278.

³ *Questions de littérature légale*, éd. J.-Fr. Jeandillou, Genève, Droz, p. 19, n. a, p. 46.

⁴ *Bibliothèque sacrée grecque et latine*, Paris, Thoissier-Desplaces, 1826, p. 104. Ménage est également cité dans l'*Examen critique des dictionnaires*, entrées « calembourg », « errata » et « navire ». Généralement, Nodier considère que Ménage a le génie des étymologies erronées.

⁵ À cause des indications de tomaisson.

⁶ Ce symbole, employé du XII^e au XVIII^e siècle, figure une main à l'index tendu ; il permet d'attirer l'attention sur un passage.

⁷ « *dum licet uti / Utere deliciis. Omnia mors adimit* », *Ménagiana*, 3^e éd., Paris, Delaulne, 1715, t. 3, p. 282 ; cité dans « De la Perfectibilité de l'homme » [*Revue de Paris*, nov. 1830], *Critiques de l'imprimerie par le D^r Néophobus*, éd. D. Barrière, Paris, Éditions des Cendres, 1989, p. 54 et note.

⁸ « Lettre sur le prétendu livre des *Trois imposteurs* », *Ménagiana*, op. cit., t. 4, p. 283-312 ; citée dans *Questions de littérature légale*, op. cit., p. 118.

⁹ « Dissertation sur le livre intitulé *Le Moyen de parvenir* », *Ménagiana*, op. cit., t. 4, p. 313-321, réfutée par Nodier dans une notice signée du *Catalogue des livres rares et précieux [...] composant la bibliothèque de M. G. de Pixérécourt*, Paris, Techener, 1838, p. 193, n°1411.

¹⁰ *Ménagiana*, op. cit., t. 4, p. 69-85.

« extravagant », éreinté par La Monnoye¹ devient le « trésor² » que pourchassent les bibliophiles du récit-cadre, tandis que l'histoire d'amour qui conduisit à sa genèse constitue le récit enchâssé. Objet de désir au plan extradiégétique, il est aussi le fruit du désir au plan intradiégétique. Nodier transpose aussi la démonstration de La Monnoye concernant la date et le lieu d'édition³ dans un dialogue à la fois érudit et comique entre un libraire et un bibliophile matois, qui court après la ristourne :

[...] il n'est pas vrai que le livre que voilà soit une édition de Trévise, imprimée en 1467, car c'est une édition de Venise, imprimée en 1499, dont on a soustrait le dernier feuillet pour te tromper sur la date, et je n'avais pas pris garde à cette imperfection qui réduit de plus de moitié la valeur de ton exemplaire⁴.

Au sein de ce texte stratifié qu'est le *Ménagiana*, Nodier privilégie donc les *ana* de la Monnoye. Il possédait dans sa bibliothèque des poésies de La Monnoye retranchées du *Ménagiana*⁵ ; il prisait particulièrement les « délicieux » et « ingénieux » *Noëls bourguignons* de La Monnoye ainsi que le glossaire qui les accompagnait⁶. Une fois réunis, ces commentaires épars font de La Monnoye une figure d'écrivain modèle, si l'on excepte quelques réserves sur l'attribution et l'annotation du *Cymbalum Mundi*⁷. C'est un « franc philologue⁸ », fécond en « notes piquantes⁹ », à compter parmi nos « bons érudits¹⁰ » et nos « auteurs les plus vifs, les plus variés, les plus originaux, les plus piquants¹¹ ». Nodier goûte dans son travail lexicographique l'alliance des « études étymologiques », des « discussions verbales » et des « citations utiles et choisies¹² », tout comme il prise dans le dictionnaire de Furetière les « curieuses remarques », les « anecdotes piquantes et singulières », les « particularités rares et instructives¹³ ». La remarque, l'anecdote et la particularité apparaissent ici comme des parasyonymes au sein d'un déploiement paradigmatique. En définitive, le discours sur La Monnoye élabore un modèle d'écrivain que l'on peut rapprocher du « remarqueur¹⁴ » et le projet d'écriture érudite, variée et piquante qui s'y dessine en filigrane présuppose l'existence d'une zone de recouvrement entre l'anecdote et la remarque. Quand Sainte-Beuve affirme que Nodier était « Comtois d'accent et de saveur de langage, comme la Monnoye était Bourguignon, mariant le *Ménagiana* à *Lara*¹⁵ », le propos est avisé, notamment grâce à la progression phrastique qui entérine implicitement cette focalisation de Nodier sur ce qui, dans le *Ménagiana*, est dû à La Monnoye.

Plus généralement, le discours sur « ces vagues mais précieuses archives de l'histoire littéraire qu'on appelle les *Ana*¹⁶ » esquisse une utopie de la littérature, construit un

¹ *Ibid.*, p. 69-70.

² *Franciscus Columna*, dans *Contes*, *op. cit.*, p. 885.

³ *Ménagiana*, *op. cit.*, t. 4, p. 70.

⁴ *Franciscus Columna*, *op. cit.*, p. 886.

⁵ Voir la *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, *op. cit.*, p. 188-189, n°477.

⁶ *Notions élémentaires de linguistique*, éd. J.-Fr. Jeandillou, Genève-Paris, Droz, 2005, p. 76 et 181. Voir aussi les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, *op. cit.*, p. 152-158.

⁷ « Bonaventure des Périers » [*Revue des Deux Mondes*, nov. 1839], *Bonaventure Despériers – Cirano de Bergerac*, Genève, Slatkine reprints, 1967, p. 23-24.

⁸ « *Le Second Enfer* (et autres œuvres), d'Étienne Dolet » [*Temps*, 21 avr. 1831], *Feuilletons du Temps*, *op. cit.*, t. 1, p. 51.

⁹ « La Litho-typographie. Lettre du Docteur Néophobus au Docteur Old-Book, à Buckingham, en Bucking-street » [*Revue des Deux Mondes*, 15 juil. 1839], *Feuilletons du Temps*, *op. cit.*, t. 1, p. 787.

¹⁰ « *Cyrano de Bergerac* » [*Revue de Paris*, 7 août 1831], *Feuilletons du Temps*, *op. cit.*, t. 1, p. 710.

¹¹ *Catalogue des livres [...] de M. G. de Pixérécourt*, *op. cit.*, p. 193, n°1411.

¹² « Notice sur *Gil Blas* » [1835], *Feuilletons du Temps*, *op. cit.*, t. 2, p. 72.

¹³ Cr du *Nouveau dictionnaire de la langue française* par M. Raymond, 3^e article [*Temps*, 4 mai 1832], *Feuilletons du Temps*, *op. cit.*, t. 1, p. 251.

¹⁴ Sur l'importance de ce modèle chez Nodier, voir dans ce volume l'article de V. Bisconti, p. ###.

¹⁵ Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, Paris, Gallimard, 1951, coll. « Pléiade », p. 299.

¹⁶ « Bonaventure des Périers », *art. cit.*, p. 44.

dispositif de communication littéraire certes fantasmé, mais qui semble servir de fanal, d'idéal qui détermine les pratiques d'écriture. Le plus long commentaire sur les ana est paru en 1833 dans le *Musée des familles*¹ ; il introduit un pot-pourri de réflexions diverses. Un admirateur belge de Nodier réimprimera ces pages en 1836, donnant ainsi une existence effective à ces *Nodierana*. Le texte s'ouvre sur la nostalgie d'une sociabilité dont les ana sont le fruit : « Autrefois les gens de lettres étaient fort rarement gens du monde. Ils recevoient fort peu [...] mais ils vivaient au milieu d'un petit cercle dont ils étaient entendus². » La conjonction adversative « mais » permet de structurer une fiction sociale bipartite et étanche qui, faisant fi de la réalité historique, démarque les gens de lettres et leur « petit cercle » des « gens du monde », friands de ces anecdotes galvaudées que blâme l'*Examen critique*. Le tableau du salon littéraire, « zone franche » qui offre à l'intellectuel « une forme d'appartenance désancree³ » car indépendante du « monde », permet de construire la scénographie énonciative de l'ana, conversationnelle et collaborative.

Mais le modèle de la conversation est repéré non seulement dans la genèse mais aussi au niveau de la réception de l'ana : lire un ana, c'est converser. L'échange est amorcé par le lecteur : « Le seul entretien qui reste au rêveur casanier, c'est celui de ses vieux livres. Ainsi, à défaut d'une conversation impossible avec les honnêtes morts dont je viens de parler, nous avons du moins les *ana* qui nous les rendent encore présents ». L'évocation de la parole de Ménage et de ses *alter ego* joue alors, symétriquement, le rôle d'une réponse : « ce jeu éblouissant de pensées qui anime leur parole, et que le choc de la discussion fait jaillir⁴ ! »

L'ana devient une causerie au coin du feu, dans un dispositif qui est au moins autant utopique qu'uchronique : « Quelle excellente lecture que la lecture des *ana* ! Je n'en ai pas ouvert un seul sans me représenter là, au coin de mon feu ou du sien, Pierre Pithou en bonnet de nuit, Gabriel Naudé en pantouffles [sic] [...] »⁵. La conjonction « ou » introduit un battement capital : que le lecteur soit happé dans un autre espace temps ou que Naudé surgisse à l'Arsenal, peu importe. Le brouillage spatio-temporel catalyse aussi une éviction de la matérialité du *medium* (l'ana) et de l'écrit au profit d'une vocalité fantasmée qui permet de faire resurgir le corps dont elle émane, par-delà les siècles ; la voix est alors « valorisation de la présence⁶ ». Nodier apparaît en effet comme un des champions de ce que Derrida appelle le « phonocentrisme⁷ », pensée dans laquelle « la voix semble concentrer un fantasme de transparence qui se jouerait des frontières interpersonnelle et sémiotique⁸ ». La voix se joue ici, en outre, de la frontière chronologique et l'essentiel est peut-être là, dans cette neutralisation de l'inéluctable successivité historique que Nodier modélise sous la forme de la décadence, une décadence dont un des principaux jalons est justement l'apparition de l'écriture, qui « tua l'âme⁹ » en matérialisant la pensée. Converser avec un ana, c'est donc suspendre grâce à des affinités électives le cours de la nécessité historique qui mène le monde à sa perte ; c'est aussi s'adonner à des « recherches de peu de valeur », *nugae* qui valent par leur inutilité même, puisqu'elles

¹ « Une corbeille de rognures », *Musée des familles. Lectures du soir*, vol. 1, oct. 1833, p. 94.

² *Une corbeille de rognures*, Tournai, sans éd., 1836, p. VI.

³ D. Maingueneau, *Le discours littéraire, op. cit.*, p. 76.

⁴ *Une corbeille de rognures, op. cit.*, p. VII-VIII.

⁵ *Ibid.*, p. VIII.

⁶ M.-A. Rioux-Watine, *La voix et la frontière. Sur Claude Simon*, Paris, Champion, 2007, p. 200. L'auteure suit ici Derrida.

⁷ Derrida s'emploie à la déconstruction du phonocentrisme dans *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.

⁸ M.-A. Rioux-Watine, *La voix et la frontière, op. cit.*, p. 26.

⁹ « De l'utilité morale de l'instruction pour le peuple » [*Revue de Paris*, avr. 1831], dans *Rêveries*, éd. H. Juin, Paris, Plasma, 1979, p. 178.

refusent de servir l'utilité collective et ne comptent pas parmi ces publications « *dont la société sent impérieusement le besoin*¹ ».

Mais lire un ana inspire l'envie d'écrire un ana, et la métatextualité (le commentaire sur l'ana) amorce alors l'hypertextualité (la variation sur un modèle ancien) : « Je voulais faire mon volume d'*ana* ; et pourquoi ne le ferois-je pas maintenant, puisqu'aussi bien le voilà commencé? J'ai déjà touché en courant à deux ou trois anecdotes [...]»². La co-occurrence de *ana* et *anecdote* confirme que l'anecdote peut être comprise comme unité constitutive de l'ana ; d'ailleurs, les anecdotes dont il est question sont des curiosités érudites dont le traitement n'est pas narratif³.

La lecture de l'ana peut s'interrompre à tout moment. Ainsi, « au moindre signe d'ennui, je jeterai ma corbeille de rognures par la fenêtre, et l'on n'en parlera plus⁴ ». Il y a dans ce « on n'en parlera plus » faussement anodin une remotivation sémantique qui accuse, une fois encore, la prégnance du modèle conversationnel. La « corbeille de rognures », ana moderne, est elle aussi présentée comme un espace discursif où coopèrent des gens de bonne compagnie. Ce modèle communicationnel de la conversation fait l'objet d'une double évaluation axiologique : il est bon par sa finalité, parce qu'il suspend provisoirement la décadence ; il est aussi bon par nature parce qu'il porte le sceau de la bienveillance qui rapproche, et non de la médisance qui sépare. C'est pourquoi Nodier anecdotier se réclame des ana et non d'un Tallemant des Réaux « de cynique mémoire », « insolent » et « brutal⁵ », ou du cardinal de Retz, roué et vicieux⁶.

Écrire un ana : le projet resurgit en 1836, avec la création du *Bulletin du bibliophile* que Nodier désigne d'abord sous le nom d'*Annales*, peut-être à cause de la proximité phonique avec *ana*. Les ana sont censément une rubrique du nouveau périodique mais, en réalité, ils semblent absorber tout le périodique, avec la bénédiction de Techener : « Des plus remarquables et des plus amusantes de ces anecdotes, nous composerons, sous le titre d'*Ana*, si cher à nos ayeux, une série de chapitres [...]»⁷. L'anecdote, est ici clairement l'unité constitutive de l'ana. Elle anaphorise ici, spécifiquement, l'anecdote sur un personnage littéraire, mais elle peut aussi référer à d'autres éléments introduits tout juste avant, comme les études bibliographiques et philologiques sur des « ouvrages inédits ou injustement oubliés » ; le caractérisant « inédit » fait immédiatement signe du côté de l'anecdote, en raison de cette étymologie que Nodier ne cesse de marteler. Ces anecdotes bibliographiques, qui seront l'occasion d'une « jouissance ressaisie sur le temps passé » seront combinées à des fragments divers : « contes », « historiettes » (synonyme d'anecdote narrative), extraits de voyages, poésie. Toutes ces « palingénésies indiscrettes [sic] » dénonceront bien souvent « l'origine antique de bien des nouvelles inventions⁸ ».

La co-présence des termes « anecdote » et « palingénésie » est significative. Ce dernier terme signifie « nouvelle naissance, résurrection ». Si Nodier, contrairement à Ballanche, ne croit pas à une palingénésie de l'homme, il envisage néanmoins la

¹ Préface du dernier volume des *Œuvres complètes*, Paris, Renduel, 1837, t. 11, p. ij. L'italique signale la polyphonie ; Nodier reprend ici la phraséologie journalistique.

² *Une corbeille de rognures*, op. cit., p. X.

³ Elles concernent l'origine du nom de Chapelle et le théâtre de ses exploits, le cabaret de La Pomme de pin.

⁴ *Une corbeille de rognures*, op. cit., p. XI.

⁵ « Des satires publiées à l'occasion du premier dictionnaire de l'Académie » [*Temps*, 2 oct. 1835], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 585. Tallemant des Réaux n'est publié qu'à partir de 1834.

⁶ Voir le cr des *Mémoires* du cardinal de Retz, *Mélanges de littérature et de critique*, op. cit., t. 2, p. 78-89. Voir aussi l'anecdote sur le simulacre de meurtre de Joly dont il a été question.

⁷ « Annales de la bibliographie et de la littérature curieuse [...] » [*Bulletin du bibliophile*, n°1, jan. 1836], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 820. Les paragraphes ajoutés, vraisemblablement par Techener, précisent que l'objet de cette publication « si piquante et si variée » est de « tenir lieu [...] d'une foule de livres aujourd'hui rares et dispendieux [...] » ; les *Recueils littéraires*, les *Mélanges* instructifs [...], les *Ana* [...] » (*ibid.*, n. 2, p. 821 et n. 1, p. 823).

⁸ *Ibid.*, p. 820.

possibilité d'une palingénésie imaginative, d'une résurrection du primitif révolu grâce au sentiment et à l'imagination, opérée ici par l'anecdote : cette indiscreète palingénésie permet une « jouissance ressaisie sur le temps passé ». Cette fonction palingénésique est inhérente à l'étymon pour Nodier : l'anecdote est une petite palingénésie parce qu'elle révèle l'inédit, ressuscite ce qui était oublié. Loin d'être une marotte dérisoire, la fixation sur le sens étymologique d'« inédit » excède la lexicographie ; elle est lourde d'enjeux (philosophiques, esthétiques et poétiques). Par ailleurs, le Nodier du *Dictionnaire des Onomatopées* et des *Notions élémentaires de linguistique* ne pouvait ignorer l'homophonie entre le substantif français *ana* et l'élément grec *ana*, dont le sens est proche de celui de l'adverbe *palin* qui a servi à former *palingenesia*, à savoir « en arrière » et « de nouveau ». Enfin, pour Nodier, le A est la lettre de l'origine et du primitif¹ ; du coup, la forme même du *mot* *ana*, qui part de l'origine pour y retourner, combine linéarité et circularité selon une dynamique toute palingénésique.

L'entreprise est subversive. Pour Nodier, la presse est un rouage central d'une modernité à laquelle il ne peut adhérer, voire son expression dictatoriale, « un Napoléon qui s'est fait machine² ». Or en envisageant le renouvellement des *ana* dans un périodique, il subvertit la presse de l'intérieur, impose une impulsion rétrograde à un journalisme essentiellement tourné vers le présent ou le futur. C'est pourquoi l'entreprise est provocante. Elle constitue aussi la résolution logique du malaise de Nodier journaliste ; lui qui affirme à maintes reprises être juché sur la « tangente de notre monde civilisé³ » se situe, pour ainsi dire, « sur la tangente » du journalisme, puisqu'il refuse de faire le jeu de la critique acerbe et stipendiée. Refusant de s'assumer comme feuilletonniste et critique, il revendique dans un premier temps un *ethos* atypique (impartial et bienveillant) et une pratique, le « feuilleton admiratif⁴ ». Mais la posture est par trop inconfortable, d'où l'investissement dans le *Bulletin du bibliophile*, ces *ana* renouvelés. Voilà pourquoi : « Mon ancienne profession de critique [...] ne m'a jamais apporté autant de plaisir, tant s'en faut, que mes fantaisies de bibliomane⁵. » *Fantaisies* est ici un parasyonyme d'*anecdotes*. De la stratégie de la tangente à celle du cheval de Troie – l'*ana* dans la presse – se lit une reconfiguration de la paratopie, cette « place » énonciative problématique ainsi définie par D. Maingueneau : « Localité paradoxale, [...] qui n'est pas l'absence de tout lieu, mais une difficile négociation entre le lieu et le non-lieu, une localisation parasitaire, qui vit de l'impossibilité même de se stabiliser. » En effet l'écrivain « ne peut se placer ni à l'extérieur ni à l'intérieur de la société », ce que Nodier exprime par le recours au concept de « tangente » ; il est ainsi « voué à nourrir son œuvre du caractère radicalement problématique de son appartenance à cette société⁶ ». La dynamique du retrait qu'engage toute paratopie se modélise donc tantôt sous une forme plutôt spatiale (la tangente), tantôt sous une forme plutôt temporelle (l'anachronisme)⁷.

Concrètement, ce nouvel *ana* qu'est le *Bulletin du bibliophile* de Nodier est formé d'anecdotes, au sens très large d'unité constitutive de l'*ana*. On y repère des micro-récits à pointe, isolés (l'héritage de Mlle Mars) ou montés en série (« Les inconvénients d'une

¹ Dans la préface du *Dictionnaire des onomatopées*, Nodier cite un long extrait de Chateaubriand, qui expose que la lettre A aurait été trouvée la première, ce qui explique sa présence dans le lexique rustique (éd. J.-Fr. Jeandillou, Genève-Paris, Droz, 2008, p. 14).

² Cr de *Virgile virai en bourguignon* [*Temps*, 5 nov. 1831], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 157.

³ « Des auteurs du XVI^e qu'il convient de réimprimer » [*Temps*, 10 fév. 1835], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 487.

⁴ Cr du *Romancero françois* [*Temps*, 10 déc. 1833], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 336.

⁵ Notice sur les *Poésies* de Claude de Chaulne [*Bulletin du bibliophile*, mars 1836], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 831.

⁶ D. Maingueneau, *Le discours littéraire*, op. cit., p. 52-53. – C. Raulet-Marcel a exploité avec fruit ce concept dans « Nodier, entre espaces de la marge et de la légende. Construction d'un territoire paradoxal pour l'écrivain », *Cahiers nodiéristes*, n°1, 2012, Neuilly-lès-Dijon, Éditions du Murmure, p. 39-72.

⁷ Voir l'*ana*-chronisme...

faute d'impression »)¹. Mais on y trouve surtout des anecdotes érudites dans la lignée de La Monnoye, à savoir des remarques parfois nourries sur un « inédit », entendu extensivement comme un petit fait bibliographique méconnu ou un opuscule rare. L'anecdote vaut alors en elle-même et pour elle-même, sans être forcément tributaire d'un dispositif argumentatif. À cet égard, la comparaison des traitements appliqués à un même matériau informatif est instructive. Nodier s'est ainsi penché à deux reprises sur le cas de l'opuscule *Au Tigre de la France*, attribué à Hotman, dans un feuilleton de 1834 et dans le *Bulletin du bibliophile* de 1841². Dans le premier de ces textes, l'anecdote est annoncée à grands frais et ce, dès le titre du feuilleton : « J'ai promis une anecdote singulière, anecdote historique, anecdote littéraire, anecdote bibliographique si l'on veut, et cependant anecdote presque inédite de nos jours, suivant la véritable acception du mot [...] »³. Nodier raconte ensuite comment le peuple a mis à mort un innocent en lui attribuant la paternité du libelle. Néanmoins, le fonctionnement de cette anecdote – superfétatoire aux dires de Nodier, mais en réalité probatoire – se rapproche de la rhétorique de l'*exemplum* en ce qu'elle fait admettre une thèse paradoxale (la liberté de la presse, avant Louis XIV, aurait été entravée, non par le roi, mais par le peuple) et que le passé lointain informe le passé tout proche : il suffit de remplacer quelques noms et ce récit « datera de l'an II de la République »⁴. Rien de tout cela dans la version du *Bulletin du bibliophile*, qui se concentre sur les données bibliographiques, l'invention de l'opuscule par Techener et l'attribution. Tout cadre rhétorique n'a pas disparu, puisque Nodier défend son anecdote contre une version différente ; le cadre relève donc du judiciaire. Mais le débat porte justement sur un point de l'anecdote, qui n'est plus un moyen au service d'une fin. C'est à un renversement un peu comparable qu'on assiste dans « Les inconvénients d'une faute d'impression ». Certes, on peut y voir une visée argumentative – dénoncer la typographie moderne – mais le statut et le volume des anecdotes modifient l'économie générale de l'ensemble : le plaisir de conter l'emporte sur la diatribe, les aléas de la typographie fonctionnant plus comme une ligature que comme une argumentation surplombante. L'orientation semble donc tendre vers une autonomisation croissante de l'anecdote.

L'anecdote est modélisatrice : elle déploie une scénographie conversationnelle qui majore sa portée pragmatique et se joue du temps, cherchant du nouveau dans le passé pour faire surgir une micro-palingénésie. En cela, elle cristallise une certaine utopie de la littérature.

Anecdote, pittoresque et mondes possibles

Souligner l'orientation pragmatique de l'anecdote en tant que fiction conversationnelle soulève d'autres questions, car, chez Nodier, la pragmatique de la réception est étroitement liée à la problématique du pittoresque et à celle – épineuse – du vrai en littérature. Si l'anecdote brouille les frontières entre le passé et le présent par ses « palingénésies indiscrettes », elle reconfigure aussi l'opposition entre écrit factuel et écrit fictionnel afin de rendre la création recevable et d'instaurer les conditions d'une bonne réception.

¹ « Note de l'éditeur » et « Les inconvénients d'une faute d'impression » [*Bulletin du Bibliophile*, nov.-déc. 1838 et mars-avr. 1838], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 890-891 et p. 863-875.

² « De la liberté de la presse avant Louis XIV. Anecdote curieuse à propos d'un petit livre intitulé *Au Tigre de la France* » [*Temps*, 5 août 1834], *Feuilletons du Temps*, op. cit., t. 1, p. 400-413 ; « *Le Tigre. Catalogue des livres de M. Crozet*, page dernière » [*Bulletin du bibliophile*, nov. 1841], *ibid.*, p. 899-905.

³ « De la liberté de la presse avant Louis XIV », art. cit., p. 406.

⁴ *Ibid.*, p. 408.

Dans « Du style topographique » (1829), Nodier, commentant Diderot, place le pittoresque au cœur de la poésie romantique et le fonde sur le détail vrai et singulier, qui crédibilise l'ensemble de la fiction et emporte l'adhésion du lecteur. En réalité, « ce qu'il y a de plus poétique et de plus pittoresque au monde, c'est le vrai¹ ». Si l'artifice éculé brise la communication littéraire, le pittoresque du détail vrai suscite la croyance et garantit une réception harmonieuse. Or ce pittoresque du détail vrai s'actualise diversement. Il y a le pittoresque des localités, qui permet à Nodier de relégitimer l'écriture fictionnelle, la « localité » bien réelle, Argyle ou le Mont-Saint-Michel, cristallisant autour d'elle impressions de voyage, légendes et élaboration fictionnelle². C'est ce qui se passe dans *Trilby* ou dans *La Fée aux Miettes*. Mais il y a aussi le pittoresque de l'anecdote, fortement singularisante et caractérisante, attachée à un individu ou à un ouvrage, qui existent ou ont existé, tel Cazotte :

Je suis moins insouciant ou plus délicat sur le choix des plaisirs de mon imagination, et j'avoue que je n'y trouve jamais plus de saveur que lorsqu'un peu de vérité les assaisonne. L'attrait d'une anecdote si piquante et si peu connue est même [...] la raison la plus forte qui m'ait déterminé à écrire le dernier de mes romans³.

L'anecdote « piquante » a vocation à toucher le lecteur ; le caractérisant fait signe du côté du pittoresque car *piquant* et *pittoresque* sont en concurrence dans certains emplois adjectivaux. Elle touche parce qu'elle s'articule à un détail vrai (Cazotte) mais, comme elle est, encore et toujours, inédite (« peu connue »), elle laisse le champ libre à l'invention (« écrire le dernier de mes romans »).

Au sein du pittoresque se dessine donc une équivalence fonctionnelle entre le pittoresque des localités (ancré dans un lieu), l'anecdote narrative ou historique (attachée à un individu) et l'anecdote bibliographique (liée à un ouvrage ancien), équivalence qui n'exclut pas leur combinaison (*Paris historique* conjoint pittoresque topographique et anecdotique). Localités, personnages et bouquins sont en effet, simultanément, des pivots ontologiques et des opérateurs pragmatiques qui déterminent les conditions de la lecture. Ainsi, le lac Long, Oudet et M. Payne, ou encore l'opuscule *Le Tigre* sont l'objet d'une opération de singularisation et de caractérisation marquée, grâce à la description ou l'anecdote ; en cela, ils ont quelque chose à voir avec le concept d'*enargeia*, qui évoque un effet d'évidence, une mise sous les yeux qui se passe de médiation, dans le cadre d'une poésie soucieuse de sa réception qui récuse l'écart et l'artefact.

Plus précisément, la description de localité et l'anecdote ont pour point d'ancrage un nom propre (toponyme, patronyme) ou un équivalent (titre d'œuvre). Parce que le nom propre paraît court-circuiter le signifié, il vise une appréhension directe du référent et alimente le fantasme phonocentriste, présémiotique et poétique d'un langage homogène qui serait à l'unisson du monde. Il cristallise une utopie de la référentialité immédiate. En outre, parce qu'il est un « désignateur rigide⁴ », il a « un référent unique, stable dans tous les univers de croyance possibles » et permet ainsi l'« articulation entre deux univers, le factuel et le monde de l'écrit⁵ ». Le nom propre peut en effet être envisagé dans le cadre de la théorie des mondes possibles⁶, qui sont des mondes alternatifs crédibles et qui appartiennent, bien sûr, au champ de la référence : « L'île au trésor est un objet de

¹ « Du style topographique » [Revue de Paris, sept. 1829], *Bulletin du bibliophile*, 1863, p. 11.

² « Ce qui m'a procuré le plus de plaisir dans mes petites compositions littéraires, c'est l'occasion qu'elles me fournissaient de lier une fable fort simple à des souvenirs de localités [...]. Je n'y aime rien autant que mes réminiscences de voyage, [...] elles sont aussi exactes que le permet la nature un peu exagérée de mes impressions ordinaires. » (« Préface nouvelle (1832) », *Trilby*, dans *Contes*, op. cit., p. 99).

³ « Avertissement », *M. Cazotte*, dans *Contes*, op. cit., p. 595.

⁴ S. Kripke, *La logique du nom propre*, trad. P. Jacob et Fr. Récanati, Paris, Minuit, 1982, p. 36 sqq.

⁵ V. Magri-Mourgues, *Le voyage à pas comptés*, Paris, Champion, 2009, p. 141.

⁶ Voir Fr. Lavocat (dir.), *La théorie littéraire des mondes possibles*, Paris CNRS Éditions, 2010.

référence possible, autant que la gare de Lyon¹ ». Mais on considère alors, de surcroît, qu'ils font partie de la réalité, même si un seul est actuel. De la sorte, « imaginer un monde possible différent du nôtre », c'est partir du monde actuel « et le modifier sous certains aspects ». Mais avec le nom propre, dans « le trajet imaginaire qui mène du monde [actuel] à ce monde possible, l'objet reste le même : seules changent ses propriétés² ». La permanence référentielle cautionne et accrédite le monde possible, tandis que cette modification des propriétés laisse le champ libre à l'élaboration imaginative.

C'est pourquoi la description de localité et l'anecdote, concrétions caractérisantes et/ou prédicatives dont le nom propre est le cœur, facilitent l'« accessibilité », à savoir le processus qui permet de passer du monde de référence (monde actuel ou encyclopédie) au monde possible³, qu'il s'agisse de l'univers de la fiction ou d'un passé humaniste recréé. L'anecdote sur Cazotte est ainsi le pivot, l'échangeur entre le monde de référence et le monde possible, ce qui permet de ne pas braquer le lecteur par l'exhibition du saut ontologique et de l'artefact littéraire. Car Nodier lecteur refuse « que l'on se moque de [s]a crédulité », ce qui le convertit en « lecteur défiant, maussade, mal intentionné⁴ » ; il ne veut certes pas infliger à son destinataire un tel traitement ! Cette accessibilité est encore servie par l'effacement énonciatif propre à l'anecdote : « À une histoire vraie, le mérite du conteur est sans doute peu de chose. [...] Son principal artifice consiste à se cacher derrière son sujet⁵. » C'est aussi ce souci de l'accessibilité qui explique les développements sur le « fantastique vrai », fondé sur de l'in vraisemblable avéré, qui « ébranle profondément le cœur sans coûter de sacrifices à la raison⁶ » : l'efficacité pragmatique y est maximale.

Or plus l'accessibilité est aisée, plus le « recentrement » a de chances de s'opérer. On entend par là, avec M.-L. Ryan, le geste par lequel le lecteur « se transporte en imagination dans le monde fictionnel⁷ » et inverse les polarités, le monde fictionnel devenant l'univers de référence. Dans le cas de Nodier, le recentrement vaut non seulement pour le lecteur, mais aussi pour lui-même. Si, comme l'explique R. Martin, le discours du roman relève de l'univers de croyance du narrateur, non de celui de l'auteur qui connaît le statut logique d'inexistant de ce monde⁸, force est de constater que Nodier récuse cette distinction auteur/narrateur : il est lui aussi happé par le recentrement, lui « dont la vie littéraire s'est résumée à croire ce qu'[il] écri[t]⁹ ». Nodier professe inlassablement un *credo* narratif qui vise à susciter une contagion de la croyance et à déterminer par mimétisme les conditions de réception de son texte : « une condition indispensable pour se faire croire, c'est de croire », ou encore « Les Nouvelles que je me

¹ En vertu de ce pouvoir qu'ont les langues de « construire l'univers auquel elles se réfèrent » (O. Ducrot et J.-M. Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1995, p. 360).

² Fr. Récanati, « La sémantique des noms propres », *Langue française*, n°57, 1983, p. 110.

³ Sur l'accessibilité, voir p. ex Fr. Lavocat, « Les genres de la fiction. État des lieux et propositions », dans Fr. Lavocat (dir.), *La théorie littéraire des mondes possibles*, op. cit., p. 19. Le concept est repris de Kripke, il est maintes fois utilisé dans ce volume collectif.

⁴ Préface de *La Fée aux miettes*, dans *Contes*, op. cit., p. 168. – C'est aussi le souci de la réception et donc de l'accessibilité qui conduit Nodier à placer ses récits dans la bouche d'un fou ou d'un rêveur ; les deux thèmes les plus rebattus de la critique nodiérienne peuvent être reconsidérés à la lueur de cette approche.

⁵ *Histoire d'Hélène Gillet*, dans *Contes*, op. cit., p. 330-331. – Il serait intéressant de comparer anecdote et légende par rapport à cette question de l'accessibilité. La légende est accréditée par la mémoire collective, elle est vériconditionnelle. Quoique par d'autres moyens, elle accomplit aussi une légitimation crédibilisante et sert l'accessibilité.

⁶ *Id.*

⁷ M.-L. Ryan, « Cosmologie du récit : des mondes possibles aux univers parallèles », dans Fr. Lavocat (dir.), *La théorie littéraire des mondes possibles*, op. cit., p. 58.

⁸ R. Martin, « Le paradoxe de la fiction narrative : essai de traitement logique », *Le Français moderne*, vol. 3-4, 1988, p. 161-173.

⁹ « Introduction », *Notions élémentaires de linguistique*, op. cit., p. 15.

raconte avant de les raconter aux autres [...] me font vivre d'une vie qui n'a rien de commun avec la vie positive des hommes¹ ».

Ce recentrement, atypique puisque symétrique, devient un postulat existentiel compensatoire qui déborde la « feintise ludique partagée² », voire la dénie. Nodier cherche à homogénéiser tant l'acte scriptural que l'acte lectorial, rêvant la communication littéraire comme un double recentrement qui permettrait la rencontre fraternelle de l'écrivain et de son lecteur dans l'inactuel. Parce qu'il rattache l'univers possible à un détail vrai, qui joue le rôle d'opérateur d'accessibilité et qu'inversement il souligne – on l'a vu – l'irréductible subjectivité des représentations du monde actuel, Nodier récuse l'opposition simple entre factuel et fictionnel. Il opère un lissage ontologique : le réel englobe l'actuel et le possible ou, plus exactement, l'actuel et le possible ne sont ni plus ni moins réels l'un que l'autre.

Il n'y a donc pas de solution de continuité entre des pratiques scripturales apparemment aussi diverses que celles de l'anecdote bibliographique, de l'histoire, du conte ou de l'essai³. Ce qui importe, c'est la création/recréation d'un monde offert en partage au lecteur. Le pittoresque – des localités, de l'anecdote – vaut alors moins en tant qu'esthétique que parce qu'il sert une ontologie du possible et de l'homogène ainsi qu'une pragmatique placée sous le signe de l'utopie fraternelle. C'est donc que, pour Nodier, la pragmatique prime sur la littéarité.

Adeptes de la « particularité secrète d'histoire » et du micro-récit à chute prononcée, qui interfèrent dans l'écriture historique forcément subjective, mais aussi de l'anecdote-remarque, matière d'ana, Nodier fait interagir le discours anecdotique avec le métadiscours sur l'anecdote. Il exploite la plasticité du polysème *anecdote*, en la distendant encore et en la remodelant à la lumière d'une étymologie qui, au prix d'une extension de sens indéniable, pourrait bien servir d'antidote contre la décadence et contre le malaise de l'écrivain. L'inédit, c'est ce qui n'a pas été publié ; s'attacher à l'inédit c'est rechercher dans le passé ce qui est méconnu ou oublié pour le faire revivre. Pour le dire à grand traits, c'est faire du neuf avec du vieux, ce qui est assurément un pied-de-nez jouissif adressé à la modernité. Ce qui revient, en termes nodériens, à parler de « palingénésie ». Mais l'inédit c'est aussi ce qui mérite d'être publié, ce qui ouvre un horizon à la création. L'apparente contradiction entre le sens d'« inédit » et la pratique de la réécriture, fréquente dans le cas de l'anecdote narrative, se résout si on admet que la circulation anecdotique ne se fait qu'au sein d'une petite communauté d'hommes de lettres, sur fond d'une conception positive de l'emprunt comme passage de relais littéraire. L'anecdote des *happy few* ne déserte pas le champ de l'inédit car ce n'est pas l'anecdote galvaudée du tout-venant.

Pour finir, on peut se demander comment s'actualisent chez Nodier les trois paradoxes caractéristiques de l'anecdote selon K. Abiven. Elle y repère ainsi un paradoxe énonciatif : « l'anecdote n'appartient à personne, mais l'énonciateur en prend les effets à son compte, à compte d'auteur ». Si, à l'âge classique ou postclassique, ce paradoxe est lié à la question de la sociabilité, chez Nodier il est la résolution partielle d'un certain malaise de l'auctorialité. Il y a un Nodier qui conçoit la création comme une récréation et qui concilie un relatif effacement énonciatif avec un souci constant de l'effet pragmatique, au sein d'un dispositif de la communication littéraire utopique régi par une économie conversationnelle, travaillé par le fantasme d'immédiateté phonocentriste et placé sous le

¹ « Préface inutile », *Les Quatre Talismans*, dans *Contes*, *op. cit.*, p. 719.

² J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999, p. 146. Le concept est emprunté à Searle.

³ Par exemple « De la palingénésie humaine et de la Résurrection », dans lequel Nodier conçoit les êtres à venir au sein de leur univers.

signe de l'harmonie : harmonie interdiscursive avec les voix fraternelles du passé, par récupération du fonds anecdotique, harmonie avec le lecteur. À cela s'ajoute un paradoxe herméneutique : « elle est jugée insignifiante, mais pleine de sens ». C'est toujours vrai pour Nodier, mais un déplacement considérable s'est opéré. Ce qui fait le sens ou plutôt la valeur de cette bagatelle précieuse, c'est qu'elle récuse l'utile et permet de se désolidariser d'une société déclinante. Enfin le dernier paradoxe est épistémique : « son authenticité est douteuse, mais on la raconte pourtant parce qu'elle révèle une sorte de vérité¹ ». Chez Nodier, la vérité n'existe pas ; l'anecdote ne pourrait donc délivrer qu'une « vérité » subjective et relative. En outre, si l'anecdote relève du vrai en littérature, c'est moins intrinsèquement que fonctionnellement, dans la mesure où elle facilite l'accès aux mondes possibles ; elle est une passerelle entre l'actuel et l'univers de la fiction. Il n'est pas sûr que, réciproquement, elle parvienne à réenchanter le monde actuel ; tout au moins contribue-t-elle à le rendre supportable.

Roselyne DE VILLENEUVE
Université de Paris-Sorbonne
EA 4509 STIH

¹ K. Abiven, *L'anecdote*, *op. cit.*, p. 37.